

Jules BELLEUDY

Officiers et Soldats de la XV^e Région

La Vie et la Mort

de Jean Conquet

(Extrait des *Mémoires de l'Académie
de Vaucluse*, 1919.)



AVIGNON
DOMINIQUE SEGUIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
13, rue Bouquerie, 13

—
1919

OFFICIERS ET SOLDATS DE LA XV^e RÉGION

La Vie et la Mort de Jean Conquet

« Jean Conquet, aspirant, 122^e régiment d'infanterie, venu de la cavalerie, a montré à plusieurs reprises un courage digne de servir d'exemple. Après avoir, comme volontaire, dirigé une série de patrouilles, a demandé, bien que son unité fût relevée, à les compléter par de nouvelles sorties. Est tombé frappé au cœur au bord de la tranchée allemande qu'il s'efforçait de reconnaître, dans la nuit du 6 au 7 mars. Avant d'expirer, s'est redressé pour dire : « Tu diras à mon père que je suis mort pour la patrie. Vive la France ! »

(Citation à l'ordre de la Division.)

Rien ne fait mieux comprendre la résistance française, pendant la guerre actuelle, que la biographie de nos soldats et les notes rapides et correspondances écrites des tranchées.

Ces jeunes héros, à peine sortis des écoles, ont eu, en quelques mois, une vie fertile en pensées graves et remplie d'action. L'explosion de patriotisme du mois d'août 1914, les combats, les misères endurées, les morts glorieuses s'expliquent sans recourir au merveilleux, quand on connaît bien les exemples reçus, l'éducation et les leçons qui ont formé le caractère des combattants.

Voici Jean Conquet ; il appartenait à une famille militaire où il avait toujours eu sous les yeux des modèles du devoir accompli avec une conscience éclairée. Il n'embrassa pas la carrière paternelle et il regretta, à l'heure de la mobilisation, l'insuffi-

sance de son instruction technique : « J'avais la vocation d'officier, écrivait-il à son jeune frère ; j'en aurais fait un très bon, je crois, et je serais très utile dans ces circonstances. Rejeté vers la vie civile, j'avais mon plan. Je voulais me pousser de tous les côtés pour être quelqu'un. » C'était, vous allez voir, un singulier arriviste. Il tenait un cahier, auquel il avait donné pour titre : *Idées d'un jour, réflexions d'un moment*. Il y inscrit, à 19 ans, quelques devises, telles que : « Travailler. Bien travailler. Être soi. Vouloir l'être. Avoir une volonté, une énergie. Écrire souvent ce qui fut pensé. Rester chez soi. Les heures de café sont dégradantes. Il y a mieux à faire, dans le même temps, en meublant son esprit. »

Jean Conquet fut fidèle au programme qu'il s'était tracé, à un âge si tendre, au milieu des dissipations de quelques-uns de ses camarades.

Il était né à Grasse le 24 novembre 1892, et il avait suivi les classes supérieures du lycée d'Avignon. Pourvu de ses baccalauréats en 1909 et 1910, il était entré à l'École des hautes études commerciales, à la fin de cette dernière année ; il en avait obtenu le diplôme en 1912 et avait été lauréat du concours ouvert par la Société d'encouragement du commerce français d'exportation. Après un an de stage en Allemagne, il avait passé sa licence en droit et avait de nouveau voyagé en Espagne, en Bavière et en Prusse, assidu aux Universités, fréquentant chez les correspondants des journaux français et anglais.

Sous la forme de notes ou de lettres, il restait en communication presque quotidienne avec sa famille. J'ai eu ses lettres sous les yeux. Je l'ai connu lycéen et étudiant. Quand je pense à l'entrain et à la gaieté qu'il montrait, il ne me semble pas qu'il ait permis de deviner l'intensité de sa vie intérieure. C'était un beau jeune homme, aux traits réguliers, aux yeux noirs et vifs, de taille élevée, aux robustes épaules. Il respirait, comme on dit, la santé, et il se consacrait entièrement au travail. Il n'y a que des pensées sérieuses dans ses cahiers. Ses correspondances d'Allemagne sont d'un observateur clairvoyant et, dans tous les cas, très éveillé. Il a vu plus au fond des choses que bien d'autres voyageurs et faiseurs d'enquêtes, et vous conviendrez, quand je citerai quelques extraits de ses notes, que les hommes d'État eux-mêmes n'auraient pas perdu leur temps à les lire. Les événements ont apporté à sa juvénile capacité une telle confirmation, qu'on se demande pourquoi tous n'étaient point aussi frappés

que lui des faits qu'il enregistrerait. Il est bien fâcheux que certains de nos journaux ou de nos revues ne l'aient pas eu pour collaborateur; leurs lecteurs eussent appris quelque chose. Ses remarques sont justes et piquantes. Il y a chez cet étudiant tourné vers le commerce une prédilection marquée pour les affaires militaires, l'instruction des recrues, l'humeur des officiers. On parle librement en sa présence des qualités des armées de chaque nation, on fait des pronostics sur les conséquences d'une guerre prochaine. Il écoute, médite et écrit.

Il n'est pas indifférent à d'autres sujets; les questions sociales l'attirent; les Universités, les sociétés d'enseignement populaire, le Conservatoire des arts et métiers, les établissements de bains avec piscines à bon marché, les assurances, les distributions automatiques de communications téléphoniques, les théâtres, les cinémas, les brasseries et jusqu'aux obsèques des grands personnages, il note tout avec des détails précis, une couleur très accusée et des réflexions que ne dépare aucun parti-pris. Des croquis bien tracés, des aperçus politiques fortifiés par la connaissance de l'histoire, il y a la plus grande variété dans ces pages, où l'on ne voit à relever que quelques erreurs vénielles, telles que certaines illusions sur les effets du particularisme bavarois, d'où découlent des généralisations peut-être tendancieuses. C'est du grand reportage consciencieux. On en jugera par quelques épisodes.

Aux funérailles du prince Luitpold de Bavière, Jean Conquet obtient une carte de journaliste et se trouve dans une tribune aux premières loges, pour assister à la cérémonie. Voici le paragraphe qu'il consacre au Kaiser :

« J'ai vite cessé de voir les autres pour ne plus regarder que lui et j'ai ressenti alors la plus forte impression que j'aie jamais eue à voir un homme, tant est grande la force du *bluff*, de la réclame, de la mise en scène, quand ces moyens durent des années; l'impression aussi de me dire que si j'étais un fou ou un anarchiste ou un patriote exalté, et que cela dût servir à quelque chose et que j'eusse un revolver, je n'aurais qu'à tendre le bras pour que cet homme meure qui passe lentement à un mètre de moi.

« Il porte le costume de maréchal bavarois, botté, éperonné, le bâton bleu et blanc dans la main droite. Raidi, tout d'une pièce, il avance, tendant la jambe comme pour se donner plus de majesté peut-être... Et cependant je ne puis le trouver majes-

tueux, je ne puis l'admirer et ne puis le haïr. Je reste étonné. Il paraît vieux ; la moustache, largement étalée, est toute grise ; les cheveux sont blancs, et, s'il est sans ride, le visage jaune et composé est presque d'une momie ou d'un homme de cire. Les yeux sont fixes ; l'expression voudrait être de tristesse et n'y parvient pas, ou de majesté et reste humaine ; c'est la préoccupation intense qui se trahit derrière ce masque, c'est le bouillonnement d'un cerveau, c'est presque l'angoisse... »

Je ne m'attarde pas à commenter cette page. Je l'ai citée pour montrer l'intérêt que présentent les notes laissées par Jean Conquet. Dans une autre circonstance, il sut faire preuve d'à-propos, de tact et d'esprit. Invité à l'anniversaire de la fondation de l'association des étudiants ès-langues vivantes, qui est aussi celui de la fondation de l'Empire allemand, seul Français, il y va. Il entend chanter le *Deutschland über alles*. Chuchotements : *Der Franzose, der Franzose !* « Je sentais, écrit-il, tous les yeux sur moi, qui, les poings fermés dans les poches, grinçant des dents, la bouche crispée, prêt à pleurer, regardais, par dessus tout le monde, fixement, un coin lointain de la salle. » Représentant des étudiants français, il doit prendre la parole ; il s'exprime en langue allemande, s'excusant de ne pas en avoir une plus longue expérience et de ne pas s'être préparé à parler en ce jour : « Vous venez de rappeler, dit-il, la fondation de l'Empire allemand, et vous comprendrez qu'il soit désagréable à des Français de se rappeler l'endroit où elle eut lieu. S'il nous fallait une consolation, je la trouverais, avec tous mes compatriotes, dans ce fait que le même palais de Versailles a vu hier élire un homme éminent, dont nous attendons beaucoup, au poste de Président de la République. Il faut espérer que cet homme, un Lorrain, vous le savez, contribuera à la résolution des difficultés qui subsistent entre nos deux nations. »

Personne ne s'offusqua de ce langage, tant le jeune orateur sut s'y prendre avec adresse et mettre de sous-entendus dans les quelques mots qu'il eut à prononcer.

Où sa perspicacité se manifeste pleinement, nous pouvons le voir aujourd'hui, c'est lorsqu'il examine la situation militaire. Il cite un article de la *Gazette de Cologne* qui veut nous faire interdire de lever des troupes au Maroc ; il regarde manœuvrer les soldats à Carlsruhe ; il assiste au Jubilé de l'empereur allemand : « Vingt-cinq ans de paix et demain commencera la deuxième partie du règne ; pour un roi de Prusse, un quart de siècle sans

guerre, c'est un record par trop long ; la guerre sera, avant peu, pour l'Allemagne, pays monarchique, une nécessité. » Il revient là-dessus dans la plupart de ses lettres. Voici, à la date du 31 janvier 1913, un pronostic terriblement précis :

« Il y a des gens avertis et je veux en être ; on ne peut pas vivre en Allemagne, à moins d'être aveugle, sans voir ce qui saute aux yeux : ce pays va en courant à la guerre et à la catastrophe. Ou bien l'Allemagne craquera et avant peu, ou elle fera la guerre qui, si elle est victorieuse, peut seule la sauver d'un gigantesque écroulement. Un an ne s'écoulera pas sans que nous voyons l'un ou l'autre. »

Cette pensée le conduit en Alsace. Il veut vérifier, ce qu'il a entendu dire, s'il est vrai que les Alsaciens ont désappris le français. Il saute à bicyclette et, dans une journée d'octobre, il parcourt cent kilomètres, faisant le triste pèlerinage des lieux de nos défaites en 1870. Il va visiter les champs de bataille et les monuments élevés aux morts pour la Patrie. Ce qu'il voit et entend l'émeut violemment. Dans un café de Wissembourg, un vieillard murmure à son oreille : « On nous oublie chez vous. Nous sommes vieux et nous aurions bien voulu revoir la France ici, avant de mourir. ».

Jean Conquet n'est pas de ceux qui ont oublié. L'heure est venue pour lui de satisfaire à la loi sur le recrutement. Il pense à sa future garnison. Il vient de dire aux siens dans une lettre de Berlin : « D'un côté, ma fenêtre ouvre sur la cour ; de l'autre, j'ai une vue sur la mer et la Provence, que l'Agence berlinoise du P.-L.-M. a bien voulu me donner. Que c'est beau cette lumière et ces couleurs ! Vive le Midi ! ne le quittez pas. »

Le devoir l'appelle ailleurs que dans cette contrée qu'il aime et d'où il s'exile. Il aborde le sujet de ses préoccupations dans deux lettres, à quelques jours d'intervalle :

« Vous ne m'en voudrez pas de déclarer que je désire demain me battre et non conduire des charrettes, pour si belle que soit la tâche. L'auréole de légende terrible et héroïque qui entoure ici deux de nos corps, les tirailleurs algériens et les cuirassiers, suffirait à expliquer mon choix. Je ne suis pas assez noir pour être turco, mais je suis assez grand pour faire un cuirassier. Et dans un de ces régiments de choc, de combats corps à corps, je veux servir. » (Berlin, 13 mars 1913.)

« Parlons de mon service militaire, ajoute-t-il le 4 avril suivant ; je déclare nettement tout de suite que je ne veux pas le faire

dans du coton ; ce disant, je crois être dans les principes de papa. Fût-il colonel de cavalerie, je n'irais pas dans son régiment. Je croyais déjà l'avoir dit : je veux servir et le moyen ne m'en serait guère donné si l'école du régiment trouvait tous les soirs sa contre-partie dans l'amollissement familial, devant une table bien garnie. Il faut demander à ces trois ans ce qu'ils pourront donner quant à l'éducation du caractère et à l'endurcissement physique. Laissez mon ambition se satisfaire.

« Je suis à cette heure renseigné sur tous les régiments de cuirassiers. Le 6^e, à Ste-Menehould, fixe mon choix. Cette garnison frontière me convient tout à fait ; je veux être de ceux qui donneront le premier coup. »

Ce sont là des faveurs qui s'obtiennent. Incorporé dans le régiment de son choix, Jean Conquet traduit ainsi ses pensées à la veille de la mobilisation :

« Je n'ose espérer que l'instant soit enfin venu de régler la grande querelle. Si pourtant la guerre était là, alors vive la France et vive la guerre qui nous rendra la France grande et forte !

« Les soucis s'évanouissent devant l'image sublime de la guerre vengeresse. Nous allons la gaité au cœur ; jamais les cuirassiers ne furent plus joyeux que depuis les bruits de guerre. On acceptait ces jours ci les exercices les plus fatigants en souriant :...

« Ici, tout marche à souhait. Les réservistes sont partis à l'heure dite. La gaité est générale. On est tout à fait dans l'insouciance et on marchera gaiement au feu. Je ne sais comment il en est ailleurs, mais ici je suis dans l'admiration. (31 août.)

« Que d'émotions en cet instant où nous quittons peut-être à jamais le sol français. Ainsi, c'est sûr aujourd'hui ; on ne se battra pas chez nous ; l'invasion est épargnée à notre terre. C'est la pauvre Belgique qui sera ravagée. Et nous, tels les vieux grognards de Napoléon, nous partons en guerre à travers l'Europe. Tels sont les vastes pensers dont mon âme est pleine. J'exulte sur ma selle et tête haute, fier, triomphant, je vais à la conquête des Allemagnes. » (6 août 1914.)

C'est dans cette fièvre d'enthousiasme, que tant de déceptions amères allaient suivre si rapidement, que Jean Conquet entra comme cavalier dans la 4^e division de cavalerie indépendante, citée à l'ordre de l'armée pour l'héroïsme avec lequel elle avait protégé la retraite de nos régiments après Charleroi jusqu'à la Marne.

En quarante jours de campagne, le 6^e cuirassiers avait couvert deux mille kilomètres ; il avait laissé en route 400 chevaux. Les cavaliers durent rester, une fois, cuirassés pendant cinquante heures et les chevaux furent sellés et bridés pendant trois jours.

L'étudiant que nous avons vu juger les institutions et les hommes avec une si vive maturité d'esprit, n'est pas sans avoir une opinion sur cet emploi de la cavalerie, et il faudra apparemment qu'on tienne un jour quelque compte de telles expériences ; mais jamais Jean Conquet ne s'écarte de la discipline, même dans la confidence de ses lettres, et quand un fait le choque, il refrène le blâme qui est au bout de sa plume et il écrit : « Le général avait ses raisons. »

Son capitaine remarque Jean Conquet, qui est nommé sous-officier. Il se prodigue et fait l'étonnement des hommes de son peloton, tant il sait de détails sur leurs antécédents et sur leurs aptitudes. Après la victoire de la Marne, exténué, il fut évacué dans un hôpital de Marseille. Il y rédigea ses souvenirs sur les deux premiers mois de la campagne, avec l'impatience de repartir. A force de volonté, il retourna au front. C'était au mois de décembre. On le fait passer dans un régiment de dragons et il est envoyé aux tranchées, où ce qu'il considère comme le plus pénible à supporter, ce n'est ni les fatigues, ni les veilles, ni les obus, non, c'est l'eau qui ruisselle, c'est le froid aux pieds : « sans cela, écrit-il, tout irait fort bien ; le ravitaillement est régulier et copieux. »

On le charge de reprendre l'instruction des élèves brigadiers, sapeurs et éclaireurs. Il leur adresse une allocution au sujet des rumeurs de paix qui circulent : « Quelle honte vis-à-vis de ceux qui vous suivront, des fils que vous avez et de ceux qui naîtront demain, quelle honte si on leur laissait la dette non réglée et l'héritage des aïeux tout ébréché par une guerre aussi ruineuse qu'inutile. Le premier devoir envers votre postérité, c'est de lui léguer un patrimoine intact. »

Au bout de seize mois de campagne, Jean Conquet, sans montrer aucune impatience, s'écrie :

« Eh ! oui, encore un hiver ici ; cette idée paraît bien naturelle aux gens du front, puisque nul ne s'en étonne. Quand on a parlé, et surtout à l'arrière, de grande offensive, de bond en avant, l'homme, celui qui s'est battu et qui forme la frontière vivante dans la terre creusée, l'homme a souri sans amertume et sans découragement.

« Il ne devrait venir de l'arrière que des exhortations au courage, à la tenacité, des manifestations de confiance, des encouragements à la patience, des outils de guerre et des corps pour la bataille. Hors ces idées, ces choses, ces êtres, rien ne devrait passer. »

S'il apprend la mort d'un ami ou s'il reçoit des lettres attendries, c'est pour répondre : « La guerre apporte des deuils et c'est chose forcée ; cela ne doit que nous faire désirer davantage de venger les morts et d'assurer la paix à venir... Les mères qui s'inquiètent ne font que retarder le succès ; il faut recevoir sans broncher les épreuves et secouer la douleur. »

A cette époque, il est versé au 122^e régiment d'infanterie. Voici en quels termes il en accueille et en annonce la nouvelle :

« J'ai négligé de profiter des circulaires du général en chef, me permettant de passer à l'infanterie comme sous-lieutenant d'emblée. Aujourd'hui, je trouve injuste d'y passer comme aspirant. Je m'incline néanmoins et veux donner l'exemple de la bonne humeur et de la sérénité dans cette circonstance fâcheuse. Je prêche à chacun la sérénité pour accomplir le devoir plus austère qui nous incombe dans la contribution à la lutte et à la victoire. Ce n'est pas quand de braves gens à l'esprit obscur ont une belle compréhension de leur tâche glorieuse, que des gens instruits peuvent leur être inférieurs. Et donc, là où il sera, je ferai mon devoir. » (6 janvier 1916.)

Ce devoir est d'abord tout de vigilance nuit et jour, d'observation, de prévoyance, et semble n'être qu'un modeste devoir, mais combien il est périlleux pour les chefs et combien il préserve d'existences humaines.

Il s'agit d'enlever une patrouille allemande et de faire des prisonniers pour renseigner l'état-major ; l'aspirant Jean Conquet prend avec lui trois volontaires, qui sont de toutes ses tentatives et dont il faut mentionner les noms, car ils ont été au danger ; ce sont les soldats Liadière, Fourneuve, Boucheix, Poyet, son ordonnance, et quelques dragons. Il veut pénétrer dans la tranchée boche. C'est le 3 mars. L'occasion paraît bonne, mais Liadière et Fourneuve, qui ont voulu suivre leur chef, ont trop de peine à retenir leur toux bruyante. Le 4, deux officiers et un adjudant essayent un coup de main qui ne réussit pas. Jean Conquet, le 5, veut recommencer : « Par malheur, écrit-il, la relève est ce soir. » Le 6, il tient à faire le coup qu'il a préparé depuis plusieurs jours, et puisque son bataillon passe en

deuxième ligne, il doit demander l'autorisation à son colonel ; il l'obtient.

Le soldat Liadière relate dans son rapport toutes les circonstances de l'expédition. Ce document, en sa simplicité, vaut, selon l'expression du colonel Frisch, la plus belle des oraisons funèbres. La petite troupe franchit les fils de fer. Il faut ramper, prêter l'oreille à tous les bruits, reprendre sa marche sur le sol où la neige craque ; le moindre heurt attire la fusillade ennemie, éclairée par des fusées. Un coup de feu éclate. Jean Conquet dit au soldat le plus proche de lui : « Je suis atteint ; tu pourras dire à mon père que je suis mort pour la patrie. Vive la France ! » Frappé au cœur, il expire aussitôt. Ses compagnons, sous les balles ennemies, ramènent son corps dans la tranchée française. Le colonel du 122^e écrit au colonel Conquet : « Il est mort en héros. C'est avec une profonde émotion que j'ai salué le glorieux soldat et baisé son front glacé. »

Jean Conquet venait de rentrer, depuis quinze jours, d'une permission au cours de laquelle il s'était fait inscrire comme avocat stagiaire au barreau de la Cour d'appel de Paris et avait prêté serment en cette qualité. « Ces diplômes sont pour mon billet mortuaire », disait-il.

Il avait fait le vœu de mourir pour la défense de son pays, ou du moins il avait accepté la mort, le jour de son départ, comme une nécessité ; il la reçut sans faiblir. Lorsque sa famille entra en possession de son livret militaire, elle y lut, transcrits de sa main, à la première page, les vers que Corneille met dans la bouche du jeune Horace :

Quoi ! vous me pleureriez, mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes.

Une lettre cachetée, mêlée à d'autres papiers personnels, contenait l'expression de ses dernières volontés. Le jour où l'on rassemblera ce qui mérite d'être gravé sur les monuments que la postérité élèvera à ceux qui sauvèrent la civilisation, trouvera-t-on rien de plus lapidaire que ce testament d'un soldat de vingt ans ?

« Celui qui tombe à l'ennemi ne meurt pas.

« Si j'ai cet honneur insigne, je ne veux pas qu'on me pleure.

« En faisant part de ma perte « glorieuse », on dira, devant mon nom, mon grade, et puis mes titres civils de licencié et de diplômé de l'Ecole des hautes études commerciales seront suivis

de la mention : *Tué à l'ennemi*. Pas de *fla-fla*, champ d'honneur, etc. ; la vérité, c'est tout.

« On respectera la tombe de fortune que la bataille m'aura donnée. Sur nos tombeaux de famille, mon nom et l'endroit où je dormirai.

« Mon deuil ne sera rien auprès de celui de l'Alsace-Lorraine pendant 44 ans.

« C'est une joie de périr en refaisant la France !

« JEAN CONQUET. »

Admirable jeunesse qui s'immole et qui nous interdit de la pleurer. Ne la pleurons donc pas, mais apaisons la douleur que de telles pertes nous causent, par de justes hommages à la mémoire de ceux qui furent sans peur. Faisons connaître leurs pensées, leur vie et leur mort ; c'est le seul monument qu'aurait souhaité l'aspirant Jean Conquet.

